

engagement d'employé à Lorsch auprès des frères Waring, qui y construisaient le chemin de fer le long du Rhin.

Pendant l'hiver 1857/58 le fleuve était gelé de sorte que l'on pouvait le traverser à pied d'une rive à l'autre.

En mai 1858 nous trouvons Gustave Metz — toujours en qualité d'employé chez les Waring — à Assmanshausen où il gagne 127 francs par mois. Le 13 de ce mois il écrit à sa soeur :

«Albertine me dit que mon père a été malade; je fais tous les voeux possibles pour que sa santé soit bien remise car je sais bien qu'elle nous est à tous trop précieuse. Dis-lui ces quelques mots si tu veux.»

Trois mois plus tard, le 31 août, c'est l'embarquement pour l'Amérique — aussi hasardeux que possible.

Du 17. 4. 1859 est datée une lettre de la Louisiane où Gustave Metz travaillait dur sur la rivière Atchafalaya :

«Les ouvriers qui travaillent chez mon père ne savent pas ce que c'est de travailler, et il faut voir pour croire ce qu'un homme est capable de faire ... .. J'ai roulé du coton pendant 2 nuits et un jour sans arrêter autrement qu'une heure à chaque repas. J'ai gagné pendant ce temps bien court pour cela en effet 25 Dollars ou 125 francs.»

Bien que Gustave ne reçoive pas le moindre mot ni le plus petit secours de la part de son père, il prie sa soeur d'exprimer à Norbert Metz ses sincères affections. Les noms qui reviennent le plus souvent dans les lettres mélancoliques d'Outre-Atlantique sont, outre ceux d'Emile et d'Edouard, ceux de ses parents : le notaire Weber, le docteur Mayr-isch et Jules Metz.

En 1860 Gustave Metz revint au pays. Il y eut bien partage, mais sans que Norbert Metz eût voulu voir son fils qui demeurerait à Berbourg, ainsi qu'il résulte d'une lettre du 19. 7. 1860 adressée à Edouard Metz constitué mandataire de Gustave.

Quinze jours plus tard celui-ci refait la traversée de l'Atlantique. Pendant huit jours il fait le trajet de New York à La Crosse dans le Wisconsin où, à 22 milles de cette ville, il s'établit fermier sur le Black River. Il a pleine confiance dans l'avenir et se félicite d'avoir quitté le Luxembourg.

Moyennant 2 000 piastres (environ 20 000 francs) il est devenu propriétaire de 120 journaux (environ 43 ha) dont 80 sont en culture et le reste encore vierge «mais si facile à défricher que si tu labourais dans le bois d'Eich que M. Pescatore a fait défricher.»

Dans une toute petite maison en bois il demeure avec un garçon de Strassen et sa femme qui est de Dommeldange.

«C'est encore bien sauvage chez moi» écrit-il le 23. 11. 1860 à son beau-frère Edouard, «et quand je pense à Eich et à vos plaisirs je suis triste et cela m'arrive souvent. Cependant je suis heureux quand je considère mes vaches, mes chevaux et mes chiens ... .. Tu peux croire que je suis dans le besoin, car quand je suis dans mon lit je peux comp-